

— Nous les acceptons ! dirent ensemble les deux jeunes gens.

— Vous le jurez ?

— Nous le jurons !

— Eh bien ! écoutez-moi... Demain matin, dès l'aube, je vous confierai à chacun une mission difficile où vous aurez bien mieux l'occasion de montrer votre courage que dans un duel ordinaire, car vous aurez devant vous dix adversaires au lieu d'un... Peut-être trouverez-vous l'un ou l'autre une mort glorieuse dans l'accomplissement de cette mission. En ce cas, celui qui reviendra sain et sauf sera considéré comme le vainqueur du duel. Si tous deux vous revenez vivants, la victoire sera à celui qui aura fait le plus de mal aux Anglais.

« Et maintenant, messieurs, dit Montcalm en se levant et sans laisser aux deux jeunes gens le loisir de discuter cette étrange décision, je vous ai dit que j'ai à m'occuper ici d'un détail immense... tout mon temps appartient à l'armée, et si je vous ai retenus si longtemps, c'est que je voulais témoigner quelques égards au petit-fils de l'ancien ami de ma famille et au parent de mon excellent ministre. Demain, au lever du jour, vous recevrez mes ordres par M. de Bourlamaque, qui vous dira en outre, en quelques mots, comment vous devrez vous conduire envers les sauvages et les Canadiens pour vous concilier leur confiance et leur amitié. Tâchez de bien dormir cette nuit, car, à partir de demain, vous serez obligés de demander au sommeil un crédit sans doute fort long... Au revoir, messieurs, je vous souhaite bonne chance ! »

— En vérité, pensa d'Arramonde en mettant le pied hors de la tente du général, il n'y a pas moyen de lui répondre, à ce diable d'homme ! Il fait de vous tout ce qu'il veut. Me voici officier de Canadiens, forcé d'entrer en campagne dès demain matin avec une escorte de Peaux-Rouges qui m'apprendront sans doute à scalper... car M. de Montcalm va évidemment nous demander au retour le nombre de chevelures que nous aurons prises à l'ennemi... Quand verrai-je le roi, maintenant ? Bah ! à la grâce de Dieu ! Après tout, l'honneur est sauf, et c'est tout ce qu'un d'Arramonde peut exiger.

Comme on le voit, un des côtés charmants du caractère du gentilhomme béarnais, c'était la facilité avec laquelle il acceptait les diverses situations où le jetait la fortune, une fois que, son opiniâtreté naturelle était vaincue, il reconnaissait qu'il ne lui servirait à rien de récriminer ni de se plaindre.

Le duel ordonné par M. de Montcalm était assez singulier, mais on était pas en France, et ce genre de combat était peut-être conforme aux mœurs de l'Amérique !

Et puis, quelles aventures étonnantes allaient peut-être lui advenir et quels beaux récits il pourrait en faire là-bas, au Béarn, alors que la grande distance lui permettrait d'y ajouter quelques-uns de ces traits pittoresques sans lesquels une narration gasconne serait dépourvue de charme et d'intérêt !

Cela ne valait-il pas mieux que d'aller servir, comme tout le monde, dans l'armée d'Allemagne ? D'autant plus qu'elle était toujours battue, cette pauvre armée d'Allemagne, tandis que M. de Montcalm avait été sans cesse victorieux. Ne devrait-on pas avoir plus de gloire et de profit à servir sous les ordres d'un si excellent général ?

Ce n'était pas avec cette philosophique résignation, mais avec un véritable enthousiasme, — contenu, il est vrai, dans les limites de sa nature froide et peu expansive, — que Saint-Preux avait accepté la décision de M. de Montcalm.

Il allait trouver dans ce duel original un stimulant pour son ambition et en même temps, peut-être, l'occasion de se couvrir d'une gloire qu'il ne devrait qu'à lui-même, car M. de Montcalm

allait sans doute lui confier le commandement d'une petite expédition dont il aurait seul la responsabilité en cas d'échec, et l'honneur en cas de victoire.

Ni l'un ni l'autre, il faut le dire, ne pensa à la fâcheuse hypothèse prévue par M. de Montcalm : le cas où l'un des deux laisserait sa vie dans la lutte.

Aucun songe sinistre ne troubla leur sommeil calme et profond. Saint-Preux rêva qu'il enfonçait à lui seul un carré anglais et l'exterminait tout entier de sa main, et d'Arramonde vit en songe tous les arbres du parc paternel ornés de chevelures levées sur l'ennemi ; au milieu de ces trophées se détachait triomphalement, sur le sommet d'un gros hêtre, — qu'elle inondait de ses boucles ruisselantes, — l'énorme perruque Louis XIV de messire Paterne.

VII

LE SECRET DE DAVID KERULAZ.

Dès que Saint-Preux et d'Arramonde furent sortis de la tente du général, ce dernier déploya vivement une carte annotée tout entière de sa main, approcha le flambeau et suivit attentivement du regard et du doigt les lignes tracées sur le parchemin.

Au bout de quelques instants, il appela un des soldats qui montaient la garde devant sa tente et lui ordonna d'aller chercher David Kerulaz.

Le chasseur de bisons attendait à quelques pas de là que M. de Montcalm voudrait bien lui accorder l'estretien qu'il lui avait promis. Il se présenta donc immédiatement devant le général.

— Mon brave David, dit M. de Montcalm, tu devras te tenir prêt à partir demain au lever du jour avec M. de Saint-Preux. Les Anglais se sont avancés du côté du fort Saint-Anne et il faut leur faire sentir que nous sommes là. M. de Saint-Preux se mettra en route à la tête d'une compagnie du Royal-Roussillon, avec ordre de reprendre le fort si les Anglais s'en sont rendus maîtres ou de le secourir s'ils ne font que l'attaquer. Je compte sur toi pour guider la petite expédition par le chemin le plus direct et pour aider au besoin M. de Saint-Preux de tes conseils.

— Je serai prêt à partir dès l'aube, monsieur le marquis, répondit le chasseur de bisons.

Mais en même temps il poussa un soupir et son visage prit une expression triste et inquiète qui n'échappa point à l'œil perçant de M. de Montcalm.

— Voyons, mon pauvre David, dit-il avec bonté, tu as quel que chose sur le cœur, n'est-ce pas ?

Le chasseur de bisons fit un signe affirmatif.

— Tu m'as demandé un instant d'entretien. Est-il en mon pouvoir de faire quelque chose pour toi ?

— Oui, monsieur le marquis, dit David avec effort.

— Eh bien ! parle, explique-toi. Tu sais que j'ai contracté une dette envers toi, David ; je n'ai pas oublié la façon dont tu as conduit nos Canadiens l'an dernier à la bataille de Carillon, ni les trente officiers anglais tombés sous les coups de ta carabine.

— Monsieur le marquis, dit David le Chasseur, je viens vous demander justice.

— Aurais-tu à te plaindre d'un de mes officiers ? interrogea vivement Montcalm.

— Non, mon général, il ne s'agit pas d'un des officiers de votre armée.

— De qui s'agit-il donc ?

David hésita un instant et tourmenta son bonnet de castor entre ses robustes mains.